

La cathédrale de Bourges n'est pas bâtie en croix, comme la plupart des monuments religieux de la même époque; son plan est celui de la basilique. Elle comprend cinq nefs, que soutiennent soixante piliers largement espacés: l'abside, semi-circulaire, est bordée de cinq petites chapelles qui reposent en encorbellement sur des espèces de consoles. D'autres chapelles sont disposées sur toute la longueur des collatéraux. La largeur totale de l'édifice est de 41 m.; sa longueur, de 116 m. La grande nef a 37 m. 50 de haut, sous clef de voûte; le premier collatéral, 21 m. 60, et le deuxième collatéral, 10 m.

On conçoit que, pour que les voûtes des nefs latérales ne fussent pas trop basses, il a fallu allonger extraordinairement les arcades qui bordent la grande nef. Cette ordonnance communique aux travées une légèreté et une hardiesse peu communes; mais elle a nécessité le peu d'élévation des galeries supérieures et des fenêtres qui les surmontent, défaut dont l'œil est choqué. La voûte de la grande nef est des plus hardies; son élévation et sa portée sont considérables. Les piliers, à l'exception de ceux qui touchent à la façade et qui sont d'énormes massifs, sont uniformément cylindriques, entourés de longues colonnettes faiblement engagées dans le massif qui forme le noyau du pilier. Le chœur et l'abside présentent une magnifique perspective. Le chœur est orné de stalles en bois sculpté. Les vitraux, au nombre de 183, sont peut-être les plus beaux de France; ils ont été peints à diverses époques, principalement au xiii^e siècle. Sous le sanctuaire s'étendent de vastes cryptes souterraines, de forme irrégulièrement circulaire, n'ayant pas moins de 80 m. de circonférence, et dont les voûtes retombent sur d'énormes piliers composés de colonnes trapues, groupées en faisceau. Le centre de cette crypte est plein, à l'exception d'un réduit correspondant à peu près au maître-autel. Plusieurs caveaux isolés ont servi à la sépulture de divers archevêques, chanoines et autres personnages.

L'extérieur de Saint-Étienne ne répond pas complètement à l'intérieur. Il est d'une extrême simplicité. La façade principale, du côté de l'ouest, est percée de cinq portails correspondant aux cinq nefs, et surmontée de deux hautes tours à quatre étages. La tour du midi, qu'on nomme la *Tour sourde*, date du xiv^e siècle; elle s'appuie sur deux contreforts énormes, coupés par des larmiers et ornés d'arcatures ogivales. La tour du nord a reçu le nom de *Tour de beurre*, parce que les frais de sa construction furent payés, dit-on, avec les sommes données pour le rachat des rigneurs du carême. Cette tour, qui ne date que du xiv^e siècle, est plus élevée et plus richement ornée que l'autre; l'escalier qui mène au sommet est renfermé dans une tourelle octogone, éclairée par 23 fenêtres disposées en spirale. Les cinq portails sont ce qu'il y a de plus remarquable dans la façade. Dans le nombre prodigieux de figurines qui couvrent les voussures et les tympans, dit M. Mérimée, j'en ai observé beaucoup d'une admirable exécution et qui pourraient entrer en parallèle avec ce que l'art gothique nous a laissé de plus précieux... Comme on le pense bien, les cinq portails ne sont pas toutes du même style. En raison de la grandeur du travail, on peut croire que cette partie de la façade, commencée dès le xiii^e siècle, n'a été achevée qu'au xiv^e. Les parties supérieures sont encore plus modernes. Au-dessus du portail central, et en retraite, s'ouvre une fenêtre, divisée par d'élégants meneaux et surmontée d'une rosace de grande dimension et très-riche. Au-dessus de cette rose, à la base du pignon, règne une galerie qui met en communication les deux côtés du grand comble. Le pignon est orné d'une arcade aveugle à meneaux trilobés, et a pour amortissement une dentelle de pierre.

Les autres édifices remarquables de Bourges sont :

L'église de SAINT-PIERRE-LE-GUILLARD, édifiée du xiv^e siècle, comprenant trois nefs, avec transept, triforium, déambulatoire, chapelles latérales et rayonnantes. Plusieurs de ces chapelles sont du xiv^e et du xv^e siècle : l'une d'elles renferme le tombeau du célèbre Cujas. Une légende attribue la fondation de cette église à un juif nommé Guiald ou Guyard, qui, ayant eu une discussion religieuse avec saint Antoine de Padoue, promit de se convertir si sa mule adorait le saint-sacrement : saint Antoine présenta une hostie à l'animal, qui s'agenouilla aussitôt. L'Israélite convaincu demanda le baptême et fit bâtir à ses frais l'église de Saint-Pierre. Un tableau que l'on voit dans cet édifice consacre cette singulière légende. Mais des documents incontestables établissent que, dès le xiv^e siècle, il existait déjà en cet endroit une paroisse du nom de Saint-Pierre-de-Jailard, dont on a fait, par corruption, le nom actuel.

L'église de SAINT-BONNET, fondée en 1250, brûlée en 1487, reconstruite en 1510. Elle conserve de beaux vitraux dus à Lesclapart et à Laurence Fauconnier, verriers berrichons du xiv^e siècle, et un tableau capital (*l'Éducation de la Vierge*) de Jean Boucher, de Bourges. Ce dernier artiste est représenté avec sa mère dans une chapelle de l'église.

L'église de NOTRE-DAME (autrefois sous le vocable de saint Pierre-du-Marché), fondée en 1157, entièrement détruite par l'incendie

de 1487, rebâtie en 1520 sur un plan des plus réguliers. La façade, très-étroite, est terminée par une tour à quatre étages du xiv^e siècle. La porte d'entrée, du xiv^e siècle, a été surmontée, au xv^e, d'une lourde arcature. Cette église renferme : un élégant bénitier en marbre du xiv^e siècle; une belle verrière du siècle suivant, représentant *l'Histoire de saint Jean-Baptiste*, et une *Descente de croix*, longtemps attribuée à Valentin, mais qui paraît être une répétition d'un tableau de Van Street, qui est à Rome.

L'HÔTEL DE JACQUES CŒUR (aujourd'hui l'hôtel de ville), un des plus jolis spécimens de l'architecture civile du xiv^e siècle. Le célèbre argentier de Charles VII acheta, en 1443, le fief de la Chaussée, comprenant deux grosses tours et situé sur les remparts de la ville. A cette place, il fit construire un hôtel qui lui coûta, dit-on, 100,000 écus d'or (environ 6 millions de fr. de notre monnaie), et qui était tel, dit un chroniqueur de l'époque, « qu'on le pouvait bien nommer ouvrage de roy. » On ne sait pas comment se nommait l'architecte de cette magnifique demeure, mais on suppose qu'il était Italien. L'édifice est bâti sur un plan irrégulier, et participe à la fois du palais et du château fort. Vu de la place Berry, du côté des anciens fossés de la ville, il présente une façade nue, flanquée de grosses tours crénelées; vu de la rue Jacques-Cœur, il offre une profusion d'ornements délicatement travaillés. De ce dernier côté, la façade se compose de deux ailes avec un pavillon au centre, flanqué à gauche d'un élégant clocheton, récemment restauré, au bas duquel règne une balustrade dont les découpures à jour retracent, en caractères gothiques, la fameuse devise de Jacques Cœur : *A vaillans (ici deux cœurs), rien impossible*. Une fenêtre, autrefois fausse et qui n'a été débouchée qu'à une époque assez moderne, décore le milieu du pavillon; elle est accompagnée de deux fausses fenêtres beaucoup plus petites, d'où sortent à mi-corps un serviteur et une chambrrière regardant chacun une extrémité de la rue, figures qui ont donné lieu aux interprétations les plus diverses. La grande fenêtre est surmontée d'une niche richement sculptée, où l'on voyait autrefois une statue équestre de Charles VII, qui a été brisée pendant la Révolution. La statue de Jacques Cœur, placée sous un baldaquin soutenu par des colonnes, correspondait, sur la cour intérieure, à celle du monarque. Cette cour, de forme oblongue, est des plus remarquables : au milieu s'élève une tourelle polygonale servant de cage au grand escalier; elle offre, dans l'intervalle de ses nombreuses fenêtres, une série de figures sculptées, dont la plupart sont, dit-on, des portraits. Deux autres tourelles, du même style, renferment des escaliers plus petits. A l'intérieur, l'édifice a eu beaucoup à souffrir du vandalisme de ses différents propriétaires; mais, malgré les mutilations qu'il a subies, il offre encore à l'admiration de nombreux bas-reliefs représentant les sujets les plus divers, des cheminées couvertes de fines sculptures, des portes à doubles vantaux, restaurées récemment avec beaucoup d'habileté, de curieux vitraux représentant deux figures, dont l'une a des oreilles d'âne, tandis que l'autre tient le doigt sur ses lèvres. Sur une banderole, autour de ces deux figures, on lit les mots suivants, qui feraient allusion, suivant quelques archéologues, au goût de Jacques Cœur pour les sciences occultes : *En bouche close n'entre mouche; entendre; taire; dire et faire*. Nous devons citer aussi la petite chapelle située dans le pavillon : les fresques à la voûte sont très-intéressantes; elles représentent des anges vêtus de robes blanches et planant dans un ciel d'azur semé d'étoiles d'or. Ces peintures figurent parmi les œuvres capitales de l'ancienne école française. Malheureusement, le nom du peintre est resté inconnu. Qui donc, s'écrie à ce propos M. de Chennevières, nous révélera le nom du divin artiste auquel sont dues ces peintures, des plus merveilleuses que la France du xiv^e siècle puisse opposer à l'Italie? Beaux grands anges aux radieux et doux visages, aux cheveux d'or, aux longues robes blanches, ne nous montrerez-vous point ce nom écrit sur votre banderole? Fut-ce un verrier, fut-ce un miniaturiste qui dessina avec tant de pureté et de hardiesse vos contours et vos raccourcis? (*Recherches sur les peintres provinciaux*.) M. de Chennevières attribue ces peintures à un miniaturiste de l'école de Jean Fouquet, nommé Bourges, et cette attribution nous paraît rationnelle.

Ajoutons enfin que partout, dans les plus petits détails de l'édifice, dans les moindres fleurons, et jusque sur les têtes de clou, se reproduisent les cœurs et les coquilles, armes parlantes du maître.

Bourges possède d'autres beaux hôtels de l'époque de la Renaissance. L'HÔTEL LALLEMAND, bâti à la fin du xiv^e siècle pour Jean Lallemand, receveur général des fermes en Normandie, est un petit chef-d'œuvre d'élégance : il est orné de nombreuses et délicates sculptures, de figurines et de médaillons en terre cuite; une de ses gracieuses tourelles — celle qui est dans la cour — est soutenue par une cariatide représentant un fou avec sa marotte. — L'HÔTEL CUJAS a été construit, en 1515, par Guillaume Pellevoisin, architecte de la grande tour de la cathédrale; il est bâti tout en brique, à l'exception de deux tou-

relles en encorbellement de chaque côté de la porte d'entrée.

BOURGÈS, petit pays de l'ancien Bordelais, dans l'arrondissement de Blaye, autour de Bourg-sur-Mer.

BOURGÈS-LES-BAINS, nom donné à Bourbon-l'Archambault, pendant la première République.

BOURGÈS, famille de médecins qui furent attachés à la cour de plusieurs rois de France : JEAN DE BOURGÈS, médecin de Charles VIII et de Louis XII, fut reçu docteur en 1473. Il a publié le *Livre d'Hippocrate de la Nature humaine, avec une interprétation* (Paris, 1541); — LOUIS DE BOURGÈS, son fils, né à Blois en 1482, mort en 1556, fut médecin de Louis XII, puis de François I^{er}. Il hâta, dit-on, la délivrance de ce dernier, en faisant croire à Charles-Quint que la vie de son prisonnier était sérieusement menacée, et que la mort de celui-ci l'empêcherait de recevoir sa rançon; — SIMON DE BOURGÈS, fut médecin de Charles IX; — JEAN DE BOURGÈS, fut doyen de la Faculté en 1654; — enfin, un autre JEAN DE BOURGÈS, mort en 1684, fut médecin de l'Hôtel-Dieu.

BOURGÈS (Clémence DE), jeune Lyonnaise, célèbre par son esprit non moins que par sa beauté. Elle avait pour amie la belle *Cordière*; elle lui soumit des vers où elle exprimait avec feu une passion naissante, mais la belle *Cordière* répondit bien mal à sa confiance, car elle lui enleva son amant. Plus tard, Clémence de Bourges s'éprit de Jean du Peyrat, qui bientôt fut tué par les protestants au siège de Beaurepaire; elle ne put survivre à sa douleur, et les Lyonnais lui firent de magnifiques funérailles. Les poètes du temps l'appellent la *Perle des demoiselles, une perle vraiment orientale*.

BOURGÈS (MICHEL DE). V. MICHEL DE BOURGÈS.

BOURGÈS (Maurice), compositeur et critique musical distingué, né en 1812, étudia la composition sous la direction de M. Barbe-reaux. Il ne s'était fait connaître comme compositeur que par la publication de quelques romances d'un tour mélodique, élégant, quand, en 1846, parut, au théâtre de l'Opéra-Comique, une partition, *Sultana*, œuvre pleine de distinction, de mélodies heureuses et de gaieté. Après cette tentative lyrique, qui eût dû l'exciter à de nouvelles productions, M. Bourges brisa sa plume de compositeur et se consacra à la critique musicale, dans laquelle il apporta une finesse de goût, un sentiment musical, une science sérieuse, une forme littéraire, et surtout une urbanité rares de nos jours chez MM. les juges du lundi. M. Bourges est auteur d'une traduction française de *l'Élie*, oratorio de Mendelssohn. On doit vivement regretter que la faible santé de M. Bourges nuise à la continuité de ses travaux.

BOURGÈSIE s. f. (bour-je-zi). Ancienne forme du mot BOURGEOISIE.

BOURGET (LE), bourg de France (Savoie), arrond. et à 11 kilom. N.-E. de Chambéry, sur la rive méridionale du lac de même nom; 1,720 hab. Dans les montagnes voisines, gisements de fer, cuivre, zinc et plomb sulfuré. Ruines d'un ancien château des comtes de Savoie; dans l'église, bas-reliefs très-anciens et inscription romaine trouvée sur le mont du Chat. Village de France (Seine), arrond. et à 6 kilom. E. de Saint-Denis, à 11 kilom. de Paris; 706 hab. Fabriques de taffetas, caoutchouc, toiles cirées et pépinières.

BOURGET (lac du), lac de France (Savoie), arrond. et à 9 kilom. N. de Chambéry; sa longueur est de 16 kilom., sa largeur de 5 et sa profondeur de 80 m. Il est à 231 m. au-dessus du niveau de la mer, et à 120 au-dessous du lac de Genève. Il reçoit la Laisse et le Sieroz, et s'écoule dans le Rhône par le canal de Savoyères long de 3 kilom. Aux deux extrémités, on voit les châteaux du Bourget et de Châtillon. C'est le lac du Bourget qui a inspiré à Lamartine la célèbre méditation du *Lac*; plus tard, le poète est revenu vers ses premiers souvenirs, et, dans *Raphaël* ou *Pages de la vingtième année*, il en a donné la description suivante : « Au delà de ce bassin desséché, le mont du Chat plus nu, plus roide et plus âpre, plonge à pic ses pieds de roche dans l'eau d'un lac plus bleu que le firmament où il plonge sa tête. Ce lac, d'environ six lieues de longueur, sur une largeur qui varie de deux à trois lieues, est profondément encaissé du côté de la France. Du côté de la Savoie, au contraire, il s'insinue sans obstacle dans des anfractuosités et dans de petits golfes, entre des coteaux couverts de bois, de treillis, de vignes hautes, de figuiers qui trempe leurs feuilles dans ses eaux. Il va mourir à perte de vue au pied des rochers de Châtillon; ces rochers s'ouvrent pour laisser s'écouler le trop-plein des eaux du lac dans le Rhône. L'abbaye de Haute-Combe, tombeau des princes de la maison de Savoie, s'élève sur un contre-fort de granit au nord, et jette l'ombre de ses vastes cloîtres sur les eaux du lac. Abrité tout le jour du soleil par la muraille du mont du Chat, cet édifice rappelle, par l'obscurité qui l'environne, la nuit éternelle dont il est le seul pour ces principes descendus du trône dans ses caveaux. Seulement, le soir, un rayon de soleil couchant le frappe et se réverbère un moment sur ses murs, comme pour montrer le port de la vie aux hommes, à la fin du jour. Quelques barques de pêcheurs,

sans voiles, glissent silencieusement sur les eaux profondes, sous les falaises de la montagne. La vétusté de leur bordage les fait confondre, par leur couleur, avec la teinte sombre des rochers. Des aigles aux plumes grisâtres planent sans cesse au-dessus des rochers et des barques, comme pour disputer leur proie aux filets, ou pour foudroyer sur les oiseaux pêcheurs qui suivent le sillage de ces bateaux le long du bord. » Cette abbaye, dont Lamartine fait une description si poétique, fut fondée par Amédée III de Savoie, en 1125, pour servir de sépulture aux princes de sa famille. Toutefois, le monastère actuel ne date que de 1743, et a été restauré en 1824 par les ordres du roi Charles-Félix. Elle se sent du voisinage de l'Italie, à en juger par le luxe de marbres et de dorures dont elle est surchargée, le plus souvent au détriment du bon goût; nombre de peintures et de sculptures la décorent. Au-dessus de l'abbaye se voit le phare et la tour de Gessens, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur le lac, et où Jean-Jacques Rousseau écrivit une de ses plus belles pages de *l'Émile*. Une fontaine intermittente, nommée la *Fontaine des Merveilles*, jaillit tout auprès; et l'on n'a que quelques pas à faire pour visiter la grotte où Lamartine place l'épisode le plus intéressant de *Raphaël*. C'est enfin sur les bords du lac du Bourget que Georges Sand a placé la scène d'un de ses derniers romans qui ont fait le plus de bruit : *Mademoiselle de la Quintinie*.

BOURGET (Ernest), auteur dramatique français, mort à Paris en 1864; se fit d'abord connaître par une foule de chansonnettes comiques, dont plusieurs obtinrent une grande popularité. Son chef-d'œuvre en ce genre, le *Sire de Franc-Boisy* (Folies-Nouvelles, février 1855), a fait le tour du monde, après avoir longtemps défrayé nos scènes de genre et nos cafés-concerts. Cette facétie caricaturale, cocasse parodie du *Barbe-Bleue* moyen âge, a, en outre, inspiré un assez grand nombre de vaudevilles et de revues. Comme auteur dramatique, on doit à Ernest Bourget, entre autres ouvrages, les suivants, qu'il a signés en collaboration avec M. Depeuty : les *Carrières de Montmartre*, drame en cinq actes (Porte-Saint-Martin, 1855); les *Deux pêcheurs*, opérette (Bouffes-Parisiens, 1857); avec le même et M. Paulin Deslandes : la *Poisarde*, drame en cinq actes (Porte-Saint-Martin, 1852); la *Fille du paysan*, drame en cinq actes; avec M. Dennerly : les *Chevaliers du Brouillard*, drame en cinq actes (Porte-Saint-Martin, 1857). Un des auteurs des *Chansons populaires de France* (Hippodrome, 1857), il a passé pour avoir collaboré aux *Nuits de la Seine*, drame joué à la Porte-Saint-Martin en 1852, et signé du nom seul de M. Marc Fournier. Citons encore de Bourget : la *Legon de Chant*, bouffonnerie en un acte, donnée au Palais-Royal en 1864. Ernest Bourget a composé la musique de la plupart de ses chansonnettes et romances, et celle de plusieurs rondes intercalées dans divers drames, entre autres les *Nuits de la Seine* et les *Chevaliers du Brouillard*.

BOURGET, connue sous le nom de *dame Bourget*, cantinière au 1^{er} régiment de tirailleurs algériens, a été, le 7 juin 1865, décorée de la médaille militaire instituée par l'empereur Napoléon III. Cette vaillante troupière avait, à l'époque où cette récompense lui fut accordée, dix-sept ans de service militaire; elle avait fait douze campagnes en Afrique et avait reçu trois blessures.

BOURGÈTEUR s. m. (bour-je-teur — de *Bourges*, qui aurait anciennement fourni des ouvriers à Lille). Techn. Ouvrier en laine, à Lille.

BOURGÈZ (Jean DE), chroniqueur français du xviii^e siècle. Il est connu par le livre intitulé : *le Cure-dent du roi de la febre, histoire de l'antiquité du roi-boit* (Paris, 1602).

BOURGHAS. V. BOURGAZ.

BOURGIDOU (canal DE), dans le département du Gard; il joint le canal de Silvère à celui de Beaucaire et va du fort Peccais jusqu'à Aigues-Mortes, sur un parcours de 9,710 m. Ce canal, qui date de saint Louis, n'a pas d'écluses, et ses transports consistent principalement en produits des salines de Peccais.

BOURGIE s. f. (bour-ji). Bot. Genre d'arbrisseaux de l'Inde, appartenant à la famille des borraginées.

BOURGIN s. m. (bour-jain). Pêch. En Provence, Grand filet à larges mailles, formé de deux ailes aboutissant à une manche.

BOURGMESTRE s. m. (bourgh-mê-stre — de *bourg* et de *maître*, pour maître). Premier magistrat dans un grand nombre de villes de Belgique, de Suisse et d'outre-Rhin, dont les fonctions sont à peu près identiques à celles des maires en France : *Pour peindre la constance sous la forme humaine la plus pure, prenez un bon bourgmestre des Pays-Bas* (Balz.) On rencontre quelquefois *bourgmestre*; mais cette orthographe est vicieuse.

Bourgmestre de Saardam (LE) on les *Deux Pierre*, pièce en trois actes, mêlée de couplets, par Mélesville, représentée pour la première fois sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 2 juin 1819. Cette pièce fut composée tout exprès pour les débuts de Potier dans le genre comique, et obtint un succès de fou rire dont on se souvient encore aujourd'hui. Du reste, plusieurs reprises ont eu lieu, et l'on